

## GUMS 1948-1955, UNE ASSOCIATION DANS L'AIR DU TEMPS

### DEUXIEME PARTIE

Par Michel Pinault

Dans *Le Crampon* du mois d'octobre, celui du 60<sup>e</sup> anniversaire, vous avez pu lire le début d'une étude sur les origines du GUMS, né entre le printemps et l'été 1948. Vous avez retrouvé l'atmosphère de la Libération, quand le « Plein Air » était encore quelque chose de nouveau et que la varappe, la grimpe, l'alpinisme restaient des curiosités connues de quelques-uns. Vous avez fait la connaissance de ces militants de l'Union des jeunesses républicaines, le plus souvent étudiants parisiens, qui ont conçu l'idée d'un groupe dédié à ces pratiques et ouvert à tous qui est devenu le GUMS. Voici la suite de ce récit.

### Gumiers<sup>1</sup>, Gumistes, qui étaient-ils ?

« Les Errants

par Henri Durup<sup>2</sup>

« Comme un vol de gerfauts hors du rocher natal  
 « Fatigués de traîner leurs guêtres dans la plaine  
 « De la place Maubert, Gumiers une soixantaine  
 « Partaient ivres de raids héroïques et fatals

« Ils allaient conquérir le farouche animal  
 « Que Caucasse nourrit sur ses cimes hautaines  
 « Et les dahus fuyaient de leur marche incertaine  
 « Aux flancs mystérieux du monde occidental

« Chaque soir attendant la bête satanique  
 « Le voile opalescent de la Lune ironique  
 « Enchantait leur sommeil d'un mirage doré

« Ils ponctuant un schuss d'une chute cruelle  
 « Ils regardaient monter dans un ciel ignoré  
 « Du fond de la poudreuse des étoiles nouvelles. »

<sup>1</sup> Gumiers, Gumistes ? On ne retrouve pas, dans les *Crampon* des premiers mois, de qualificatifs autres que « camarades » ou « les types » (dans les circulaires de Dauvilliers ; c'est une formule qu'on retrouve aussi dans les pages du *Bleausard* – voir plus loin) pour désigner les adhérents... Mais, le GUMS s'étant appelé le GUHM pendant plus d'un an, ses adhérents pouvaient naturellement s'appeler les Guhmiers ou Gumiers. Le groupe devenant, au début de 1950, le GUMS, Gumistes, plus adapté ou plus évocateur (en intégrant le sifflement du "S" de GUMS), a sans doute supplanté le premier nom d'oiseaux. Ce n'est qu'une hypothèse. D'ailleurs, « Gumier », apparu tardivement, continua de s'imposer au cours de l'année 1950 ; par exemple, dans le *Crampon* n° 35, de décembre 1950, Gumiers revient trois fois, à l'exclusion de Gumiste. Sauf erreur, la première occurrence de « Gumiste » dans le *Crampon* date de février 1951 (article de Rapataugeon ; numéro non numéroté mais correspondant au n° 36). Mais dans le même numéro, un article signé « Gil » (peut-être Gil Evaldre) contient encore le terme « Gumier ». Dans les numéros suivants, l'usage de Gumiste se généralise, comme en témoigne, par exemple, cette annonce : « Gumiste ! À la permanence, les pages du cahier de chants du GUMS n'attendant que ta bonne volonté pour recueillir les chants que tu voudras bien y transcrire... » (*Crampon* n° 37, février 1951)

<sup>2</sup> L'auteur de ce poème pastiche, « sonnet hermétique écrit pour le célèbre "Raid au Cocasse", fête du GUMS 1951 », fut Henri Durup, membre du GUMS, alors permanencier de la librairie France-URSS, au Quartier Latin (21 rue des Carmes) dont les locaux servaient de lieu de réunion pour le GUMS. Le texte m'en a été confié par son frère, Jean Durup, physicien au CNRS, longtemps syndicaliste au SNCS et oppositionnel communiste à la fin des années 1950. Une variante est publiée dans le *Crampon*, n° 72, février 1955. Le vers sur le « Caucasse » fait référence à une rumeur qui circula au sein du GUMS, au début de 1950, à propos de l'organisation d'une expédition au Caucase. Voir *Crampon* n° 31, mai 1950, dans la « Chronique de l'aile de mouche », d'Yves Koechlin.



*Arrivée de Gumistes en gare de Saint-Jean-de-Maurienne, stage UNCM de Saint-Sorlin-d'Arve, mardi gras 1949. Cliché de gauche : X, Yves Koehlin, Jean-Marie Grandjouan, André Reznikov, David Perrin et X, X, X, Soizic Renard et Olga Andreiev, clichés Jeanine Bourduche et Tiapa Langevin.*

Gumiers ou Gumistes, les adhérents du GUMS ont dépassé « plusieurs centaines » dès les premiers mois d'existence de l'association, avec un taux de renouvellement semble-t-il très élevé puisque l'adhésion conditionnait la participation aux activités et en particulier aux vacances en montagne : nombreux étaient les étudiants qui ne venaient qu'une fois ou à peine plus et disparaissaient. À cela s'ajoutait le caractère propre à l'âge des participants et à leur statut social encore instable : les études terminées, l'entrée dans la vie active, les départs en province, les mariages conduisaient de nombreux adhérents à ne pas renouveler leur affiliation<sup>3</sup>. Faute d'archives, il est difficile de tenter d'y voir plus clair sur qui étaient ces adhérents du GUMS de la fin des années quarante. Une polémique ironique qui se déroula à l'été 1952 livre pourtant une information essentielle quant à l'équilibre des sexes au sein du GUMS :

« Le GUMS est envahi par la « gens » (sic) féminine. Oui, les filles menacent de dominer le GUMS. Elles représentent 60% de ses membres. J'espère que vous n'avez pas été sans remarquer leur infiltration dans tous les rouages et déjà elles sont parvenues à mettre la main sur LE CRAMPON. Elles mobilisent toutes les places dans les stages, empêchant ainsi aux garçons l'accès aux joies de la montagne (...) ».

À ces affirmations d'un certain Isidore de la Varappe, dans une éphémère rubrique « Courrier » créée pour l'occasion, « la Rédaction du Crampon », composée depuis la dernière assemblée générale du 21 novembre 1951 de Monique Selle, Arlette Ruscio et Sylvie Descomps, répondait sur le champ : « Les effectifs du GUMS comptent exactement 46,376% de jeunes filles ou de dames<sup>4</sup>. » Un taux stable semble-t-il que vient à peu près confirmer le relevé de tous les noms d'adhérents qui apparaissent dans les circulaires et les *Crampon* de 1948 : 13 sur 24 sont des (pré)noms de filles. Autre exemple : lors du stage de Noël 1949, à Saint-Sorlin, sur 27 participants, il y eut 14 jeunes femmes.

Plus sérieusement, peut-être, on doit relever le fait que le GUMS proposa l'une des siennes, Josette Polian, pour le stage de guide de l'ENSA. Ce fut la première fois, en 1955, qu'une femme tentait d'obtenir le diplôme de guide, près de trente ans avant que la première guide soit promue<sup>5</sup>. Cette année-là, curieusement, le nombre de reçus parmi les stagiaires fut spécialement bas (14 sur 26), le premier candidat recalé se trouvant être la candidate. Certains membres éminents du milieu ne manquant pas de souligner qu'une femme ne pouvait être guide, que

<sup>3</sup> Ainsi Hélène Védrine souligne-t-elle que les premières affectations en province des néo-titulaires de l'enseignement les coupèrent du GUMS alors exclusivement parisien. Selon elle, beaucoup rejoignirent le US-FEN (union sportive de la FEN). (Entretien du 24 septembre 2008.)

<sup>4</sup> *Crampon* n° 50, juillet 1952. Il est difficile, aujourd'hui, d'analyser les dessous de cette soit-disant polémique un tantinet délirante. Autant qu'on puisse en juger, il s'agissait d'une initiative de la rédaction du *Crampon*, effectivement prise en charge par des éléments féminins et qui souhaitait attirer l'attention sur le manque de disponibilité de leurs camarades de l'autre sexe pour participer aux « basses tâches matérielles », comme on dit encore. Monique Selle, qui fut une des premières responsables du *Crampon*, ne m'indiquait-elle pas qu'elle s'était retrouvée propulsée à ce poste parce que « les gens ne se précipitaient pas » et qu'elle avait eu la naïveté de se proposer... Elle confirme cependant qu'il y a toujours eu beaucoup de filles (au GUMS). » (Entretien avec l'auteur, 18 juin 2008.)

<sup>5</sup> La première guide a été Martine Rolland, en 1983. Elles sont aujourd'hui une quinzaine. Voir Renaud de Bellefon, *Histoire des Guides de montagne : Alpes, Pyrénées, 1760-1980*, Toulouse, Milan, 2003.

c'était une question de force physique, etc. Armand Charlet, le président du jury, et Louis Lachenal, deux des grands alpinistes français, conseillèrent à Josette de se représenter l'année suivante mais elle était aussi diplômée de l'École nationale de chimie et, mariée à un autre Gumiste, Bernard Canceill, ingénieur comme elle, elle a poursuivi une autre voie.

Pour aller plus loin dans l'analyse de la population des Gumistes, on peut prendre en considération un échantillon restreint, celui des membres du comité directeur. L'assemblée générale du 24 novembre 1949, celle qui décide la transformation du GUHM en GUMS, élit en effet un nouveau comité directeur dont l'effectif passe de huit à vingt deux membres (dont huit jeunes femmes)<sup>6</sup>. Ce sont Charles Bavoillot, F. (ou Pierre) Briand, Claire Chavannes, Roger Dauvilliers, Sylvie Descomps, André Ducluzeaux, Nadine Gricouroff, Simone Segal-Grimbach, Bernard Jancovici, Yves Koechlin, Bernard Langevin, son père Jean Langevin et son cousin Michel Langevin, Raymond Leininger, Michèle Montmasson, Aline Pagès, Étienne et Francis Picard, son frère, Jean Raiga, Monique Selle, Marie-Claire Zuckermann, Claude Wroeland.

Le seul « vieux » dans cette liste est Jean Langevin, physicien, ex-professeur à Henri IV devenu le documentaliste du jeune CEA. Raymond Leininger est d'âge intermédiaire. Avec Langevin, il représente au comité directeur une caution adulte et l'expérience de la montagne. La direction du GUMS est donc pour l'essentiel composée de jeunes, d'étudiants.

Signe de l'intensité des relations inter-personnelles qui se sont développées au GUMS, on peut relever, en nous en tenant aux deux premières listes (noms apparus dans le *Crampon* en 1948 et comité directeur de 1949) les nombreuses unions qui ont été contractées. En voici quelques exemples (liste non exhaustive) : Jacqueline Vetter et Gil Evaldre, Claire Chavannes et Tiapa Langevin, Noémie Langevin et Yves Koechlin, Ondine Elmreich et Paul Braffort, Sylvie Descomps et Robert Pohu, Simone Lévy et Claude Wroelant, Rose Wacziarg et Étienne Picard, Simone Messier et Claude Orlianges, Jeanine Bertrand (Calame) et Hubert Bourduche, Arlette Ruscio et Pierre Briand, Annie Prouvost et Jacques Danon, Rosette Gayat et Christian Charlet. Citons aussi Nicole Bertrand qui rencontra son futur mari, Jean Gruneberg, alors directeur du centre UNCM de Saint-Sorlin, lors du stage de Noël 1948. Une certaine endogamie a donc, sans surprise, existé au GUMS dès les premières années, que les générations suivantes ne semblent pas avoir infirmée.

Sur les vingt deux membres du comité directeur de 1949, à part dans deux cas, on peut définir le secteur intellectuel ou professionnel auquel ils appartenaient. Treize étaient des scientifiques - dont neuf physiciens ou étudiants en physique, une biologiste, une astronome, une médecin et une géographe - et deux des littéraires ; il y avait en outre une institutrice et une secrétaire, un photographe et deux alpinistes professionnels. La sur-représentation du secteur scientifique se comprend bien si on songe que le Cercle Jacques Solomon de l'UJRF a été à l'origine de la naissance du GUHM et que les premiers adhérents étaient recrutés d'abord à la faculté des sciences (une circulaire datant de mai 1948 signale que l'affichage des activités à venir n'a été réalisé qu'à la faculté des sciences et à l'institut d'orientation professionnelle !). Mais c'est singulièrement le poids de la physique qui peut étonner. Pour explication, il faut faire intervenir les réseaux sociaux que les personnalités actives au GUMS pouvaient représenter et faire interagir avec l'association. À la Libération, la vie scientifique en France était marquée par le poids, l'autorité et le rayonnement de Frédéric Joliot. Cet ingénieur sorti de l'École de Physique et Chimie, prix Nobel de chimie (1935), gendre de Marie Curie, qui a adhéré au PCF sous l'Occupation et a été porté à la présidence du principal mouvement de Résistance d'inspiration communiste, le Front national de lutte pour l'indépendance de la France, a été membre de l'Assemblée consultative et directeur du CNRS d'août 1944 à la fin de 1945 moment où il a créé le CEA. En décembre 1948, la première « pile » atomique française, ZOË, divergeait au fort de Châtillon. Joliot était, à part cela, professeur au Collège de France et membre de l'académie des sciences tandis que sa femme, Irène Curie, dirigeait le Laboratoire Curie fondé par sa mère et occupait la chaire de radioactivité de la faculté des sciences. En 1949, Joliot prit la tête du mouvement des Partisans de la Paix (dont l'emblème devint la « colombe de la paix », dessinée par Picasso). Or, on constate qu'au GUMS, un nombre important de membres actifs appartenaient à la mouvance Joliot-Curie ou à la mouvance « nucléaire », avec Labeyrie, le premier président, qui a été chercheur au laboratoire Joliot du Collège de France, tout comme Michel Langevin, gendre de Joliot, membre du comité directeur du GUMS, ou Georges Charpak, recruté au CEA comme Jean Langevin, Étienne Picard, Paul Braffort, Yves Koechlin, Noëlle Saunier, Cyrano de Dominicis, Anatole Dimitriev, Jean Messier et d'autres. Soulignons que lors de la révocation de Joliot, en 1950, de ses fonctions de haut commissaire au CEA, pour raisons politiques, le *Crampon* présentait celui-ci à plusieurs reprises comme « membre du GUMS ».

Si d'autres milieux que la physique étaient moins présents au GUMS, ils n'en étaient pas absents : du mathématicien normalien Michel Lazare à des biologistes comme Sylvie Descomps ou Ondine Elmreich, l'éventail était large. On ne peut manquer de remarquer, aussi, que trois

<sup>6</sup> *Crampon*, n° 27, décembre 1949, liste complétée et rectifiée dans le n° 28, janvier 1950.

jeunes femmes membres du GUMS étaient les « secrétaires » de trois grands mandarins de la science, communistes : Marcel Prenant, ancien commandant en chef des FTP et dirigeant du PCF, Georges Teissier, alors directeur du CNRS, et Frédéric Joliot son prédécesseur dans cette fonction, les deux premiers des biologistes.

Cette forte composante de scientifiques au sein du GUMS s'est maintenue au-delà des premières années. Ainsi, la composition professionnelle du comité directeur élu en 1961 nous est connue : parmi ses 25 membres, on trouvait 5 ingénieurs, 6 universitaires et chercheurs du secteur des sciences (essentiellement en math-physique), 3 médecins ; et parmi les 7 étudiants, il est possible de savoir que 4 étudiaient en math-physique ; soit, au total, 18 scientifiques sur 23. Venaient ensuite 1 instituteur, 1 agent technique, 1 professeur de mécanique et 1 cadre SNCF.

Faut-il extrapoler et conclure de ces remarques que les Gumistes développèrent, sans pour autant reproduire le modèle fermé *arcouestien*, un relatif « entre-soi » ? « Les littéraires n'étaient pas sportifs » et peut-être étaient-ils aussi moins portés à la vie collective, remarque, en guise d'explication, la philosophe Hélène Védrine... Elle remarque aussi qu'alors qu'il y avait beaucoup de possibilités de faire carrière dans les disciplines scientifiques, les postes étaient rares pour les littéraires ; de ce fait il y avait parmi les littéraires des rivalités, une compétition voire une « méchanceté », « fraternité et méchanceté mêlées », dit-elle, qui tranchaient avec les relations plus apaisées au sein des groupes de scientifiques.

Il est notable que, né dans les secteurs des « sciences dures » de l'université parisienne et des Grandes écoles, et ayant essaimé aussitôt vers les principaux centres de recherche de la banlieue sud - le CEA, à Saclay, les unités de Gif-sur-Yvette du CNRS, l'INRA à Jouy, plus tard les laboratoires d'Orsay, etc. - le GUMS y a conservé, soixante ans plus tard, ses principaux lieux de recrutement et d'implantation et qu'il s'est peu élargi à d'autres milieux intellectuels et à d'autres secteurs de la jeunesse sportive<sup>7</sup>.

Au final, jeunes scientifiques, jeunes communistes, ce qui rassemblait les Gumistes des premières années peut se résumer ainsi : la rencontre d'une aspiration générationnelle et d'un « habitus » universitaire et scientifique en cours d'affirmation<sup>8</sup>.

Il est difficile de faire l'inventaire des membres du GUHM/GUMS qui ont eu, malgré leur jeunesse relative, une part active dans la Résistance. La raison principale tient à la discrétion que la plupart d'entre eux observaient sur ce passé, une discrétion qui était habituelle dans les premières années de l'après-guerre où la jeune génération voulait « tourner la page » et « construire l'avenir ». Labeyrie estime à environ 10% de l'effectif ceux qu'on pourrait qualifier de « Résistants »<sup>9</sup>. C'est aussi ce que pense Claude Orlianges qui a lui-même été membre du Front national à Henri IV avec Yves Koechlin<sup>10</sup>. Quatre autres élèves de Math Elém à Henri IV, devenus des Gumistes - Bernard Langevin (dit Tiapa), fils de Jean, Michel Langevin, son cousin, André Durand et Olivier Pagès - étaient membres d'un groupe de Résistance clandestin dirigé par Jean Poperen et furent un temps détenus par la Gestapo. On a vu que les « anciens », souvent passés par Jeunesse et Montagne, devenus cadres de l'UNCM, avaient connu les maquis avant d'être associés à l'encadrement des premiers stages, comme René Picard, ou Jean Vernet, Albert Tobey (moniteur chef de l'UNCM), Pierre Leninger (directeur du centre du Champel, mort en montagne à l'été 1948), Raymond Leininger. On a déjà cité les états de service d'Étienne Picard. Quelques récits nourrissent une mémoire parcellaire et sans doute défaillante, comme celui qui concerne la participation de Noëlle Saunier, alors étudiante, au « hold up » dans les bureaux du rectorat de Paris pour s'emparer des fichiers des étudiants qui devaient servir à organiser le recrutement pour le STO dans les facultés parisiennes. Ondine Elmreich a été agent de liaison pour des maquis de Corrèze et des groupes de Résistance d'Aurillac. Tel autre « avoue » trois semaines de maquis, tel autre quelques distributions de tract. Cette anecdote aussi, rapportée par Tiapa Langevin, qui permet de savoir qu'au stage d'Ailefroide de 1951 (ou de 1954), Georges Charpak (qui fut un des fondateurs du GUMS même s'il ne participa pas longtemps aux activités de l'association) et Jean Vernet tombèrent dans les bras l'un de l'autre devant les autres participants étonnés : ils se revoyaient pour la première fois depuis la libération du camp de Dachau. Il a aussi fallu que survienne l'accident près du refuge du Sélé,

<sup>7</sup> Finalement, rien de moins dû au hasard que cette convocation de l'assemblée générale du 60<sup>e</sup> anniversaire du GUMS dans une salle située à deux pas du Christ de Saclay, plus que jamais l'épicentre de la vie scientifique parisienne.

<sup>8</sup> « Au-delà des raisons que l'on se donne d'agir (...), il y a des déterminations plus profondes et plus cachées qui expliquent aussi bien les choix que nous faisons que les raisons auxquelles nous les rattachons.(...) Ce lieu hypothétique auquel nous pourrions symboliquement attribuer l'explication du comportement, je l'ai appelé habitus. Cela ne signifie évidemment pas qu'il existe en nous quelque chose de concret qui y correspond ; tout au plus, le mot habitus sert-il à désigner l'ensemble complexe de processus par lequel nous sommes à la fois agi et en train d'agir. » (Pierre Bourdieu, *Le Sens pratique*, Paris, Éd. Minuit, 1980, p. 87 et suiv.)

<sup>9</sup> Lettre à l'auteur, déjà citée.

<sup>10</sup> Le Front national de lutte pour l'indépendance de la France, créé au printemps 1941 par le PCF. (Voir Daniel Virieux, *Le Front National de Lutte pour l'Indépendance de la France, un mouvement de Résistance. Période clandestine (mai 1941-août 1944)*, thèse Université Paris 8, 1996)

qui coûta la vie à trois participantes du stage d'Ailefroide de 1952, pour que la plupart des Gumistes apprennent que l'une d'elles, Raymonde Lejeune, avait été très active dans la Résistance : « Venue à Paris après avoir été en Bretagne une résistante extraordinaire, ce qui lui avait valu la Croix de Guerre et la Médaille de la Résistance », lisait-on dans l'hommage que lui consacra le *Crampon* qui ajoutait : « Décorée, citée, connue dans toute la Bretagne, jamais elle n'en parlait<sup>11</sup>. »

Deux photos prises au camp d'Ailefroide de l'été 1952, avant l'accident du Sélé (Photos Nizou Salomon) :



À droite, devant l'arbre, Odette Joliet ; à sa droite, au fond, Maya Dvolaitzky, X, Max Tenenbaum, X. À gauche de l'arbre : de face Roger Dajoz à sa droite Geneviève Lutaud puis Simone Messier Orlianges, puis Annie Clavel Mercier, puis un guitariste appelé Sophie (comme  
De droite à gauche : Roger Dajoz, Francine Salomon, Odette Joliet (sœur de Claudine Messier), Annie Prouvost-Danon, Claude Gary Bobo, Wilfrid Sebaoun, Edouard Catoire. Au premier plan Claude Wroeland et, derrière lui, Max Tenenbaum.



Reste la question de l'affiliation politique des membres du comité directeur de 1949. Son élargissement à 22 membres a été l'occasion, semble-t-il, d'une ouverture politique. Ainsi, dans le bureau qui en est issu, deux, peut-être trois membres sur huit peuvent nettement être comptés comme non-proches du parti communiste. Onze membres de ce comité directeur sur vingt deux étaient très certainement communistes ou « compagnons de route ». À peu près autant ne semblent pas avoir eu d'affiliations politiques très affirmées même si tous étaient membres de l'UJRF, ce qui restait la marque d'un engagement certain même si quelques-uns tenaient à marquer leur différence, leur distance vis-à-vis de la « ligne communiste ». Mais le cas de Raïga, présenté comme « gaulliste » et cependant membre de l'UJRF, reste probablement unique<sup>12</sup>. C'est la camaraderie, le goût de vivre ensemble, l'harmonie autour de la montagne qui permettaient de dépasser les difficultés politiques ou idéologiques. Il semble aussi que la forte personnalité d'Étienne Picard, au « charisme » éclatant, même si très différent de celui son père, parmi les Gumistes, a joué un rôle fédérateur et modérateur essentiel. Le GUMS a eu là un leader qui a marqué la vie de l'association jusqu'à sa disparition, en 1970, veillant au maintien et au renforcement de l'orientation et de l'identité qui firent l'originalité du GUMS dans le monde de la montagne<sup>13</sup>. L'une se souvient de lui en disant qu'il était « calme et sûr », tandis que, pour un autre, Étienne, que tout le monde appelait Touni, était « le Sage ».



Étienne Picard et Cyrano de Dominicis, ingénieurs au CEA et compagnons de randonnée à ski pendant les vacances.



Étienne Picard, à la ville ou plutôt dans la vie professionnelle.  
Photo Noémie et Yves Koechlin.

<sup>11</sup> *Crampon* n° 51, septembre 1952. Gilberte Blanc, Raymonde Lejeune et Francine Salomon sont mortes sous un effondrement rocheux provoqué par l'orage, à quelques dizaines de mètres du refuge du Sélé où arrivaient les quatre cordées de Gumistes, retour d'une course au Pic sans nom.

<sup>12</sup> Ainsi Jean Raïga avait pris la parole à l'assemblée générale du 17 novembre 1950 pour exprimer sa méfiance à l'égard de l'action du Comité mondial des partisans de la paix et, selon le *Crampon*, « ses critiques adressées à l'URSS, (avaient donné) lieu à une discussion très fournie ». (*Crampon* n° 35, décembre 1950.)

<sup>13</sup> Étienne Picard est décédé à l'Aiguille d'Argentière, le 4 août 1960. Un alpiniste solitaire a entraîné la mort de plusieurs grimpeurs.